

FloriLettres

Revue littéraire de la Fondation La Poste

BRASSAI
ROGER GRENIER

Correspondance

1950-1983

précédé de

Brassai
et les lumières de la ville

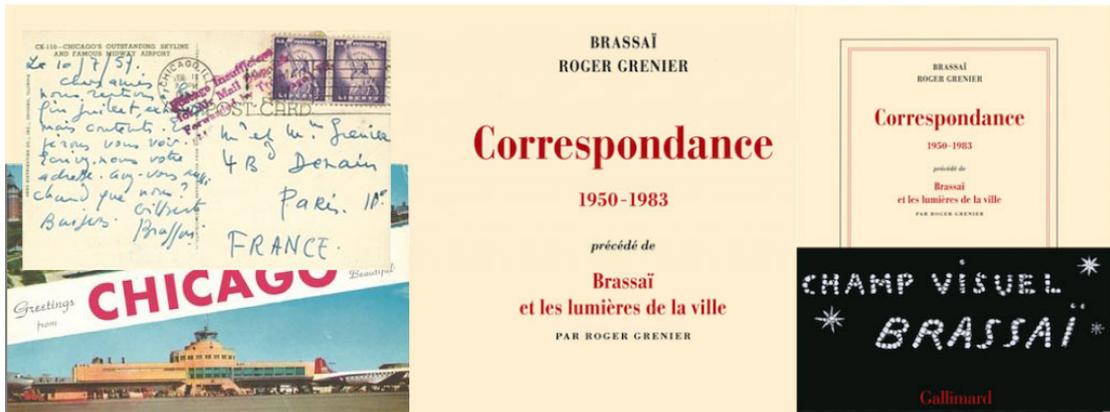
PAR ROGER GRENIER

CHAMP VISUEL
BRASSAI

Gallimard

Sommaire

02. Édito - Brassai & Roger Grenier
03. Entretien avec Roger Grenier
07. Lettres choisies - Brassai
09. Portrait - Brassai
11. Voltaire, *Lettres choisies*
13. Dernières parutions
15. Agenda mai-juin 2017



Édito

Brassai & Roger Grenier Correspondance 1950-1983

Nathalie Jungerman

« J'ai vu Brassai écrire, toujours, de plus en plus, jusqu'à l'essai sur Proust et la photographie qui a accaparé les dernières années de sa vie. Son premier texte en français est un article sur le cimetière des chiens pour le magazine *Vu*. » *

Brassai ne s'est pas limité à un seul moyen d'expression. Certes, ses photographies d'un Paris nocturne et secret l'ont rendu célèbre et il appartient désormais à l'histoire de cet art, mais il a aussi accompli une œuvre d'écrivain, de peintre, de dessinateur, de cinéaste et de sculpteur. Né en 1899 à Brassó (Brasov) dans la partie hongroise de la Roumanie, il s'installe à Paris en 1924 pour être peintre. Il mène la vie de bohème à Montparnasse, devient l'ami des artistes qu'il photographie, se lie à Henry Miller, Jacques Prévert, Henri Michaux, Picasso... En 1948, il est naturalisé français, se marie avec Gilberte Boyer rencontrée trois ans plus tôt. Elle est une amie d'adolescence de Roger Grenier grâce à qui elle travaille comme documentaliste pour l'un des deux hebdomadaires dont le journaliste s'occupe depuis la Libération. Son union avec Brassai rapproche les deux hommes. Ils seront étroitement liés jusqu'à la mort du photographe en 1984. Les éditions Gallimard viennent de publier, avec le soutien de la Fondation La Poste, leur correspondance inédite, précédée d'un très beau texte de Roger Grenier intitulé *Brassai et les lumières de la ville*. La plupart des lettres et cartes postales sont de Brassai et Gilberte, celles de Roger Grenier n'ont pas toutes été retrouvées. Malgré ce manque, le ton est celui de la conversation. La spontanéité de l'écriture qui rend présents les correspondants rappelle le livre que Brassai a réalisé avec Picasso, *Conversations avec Picasso* (Gallimard, 1964), nourri de réflexions sur l'art, dans lequel il raconte bon nombre d'anecdotes et accorde une place au discours des amis et familiers du peintre... Écrivain, éditeur et homme de radio, spécialiste de Tchekhov et passionné de photographie, Roger Grenier est un des plus grands témoins de la vie littéraire du XXe siècle. Il a fait partie de la première équipe de *Combat*, aux côtés d'Albert Camus. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, il a vingt ans.

Sept ans après le premier entretien que nous avons réalisé à l'occasion de la sortie de son ouvrage, *Dans le secret d'une photo*** , Roger Grenier nous reçoit dans son appartement rempli de livres, situé non loin des éditions Gallimard. À la fin de notre conversation, Nicole, son épouse, dépose sur la table des tirages originaux de Brassai...

*Roger Grenier, *Brassai et les lumières de la ville* (*Correspondance 1950-1983*, Gallimard, 2017).

** FloriLettres n° 114, avril 2010 - « Roger Grenier, *Dans le secret d'une photo* »

Entretien avec Roger Grenier

Propos recueillis par Nathalie Jungerman

En avril 2010, je vous avais interviewé à l'occasion de la parution de votre livre intitulé *Dans le secret d'une photo* (Gallimard, coll. L'un et l'autre). Nous avons parlé de la photographie, une passion qui vous a toujours animé, de Brassai et du lien qui vous unissait. Cette correspondance aujourd'hui publiée témoigne de cette longue amitié... Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

Roger Grenier Avant la guerre, je vivais à Pau où j'ai connu Gilberte Boyer. Elle faisait partie de la bande d'adolescents que je fréquentais. En décembre 1944, elle est venue à Paris pour que je lui trouve du travail. Depuis la Libération, je m'occupais de deux hebdomadaires *Libertés* et *Volontés* qui dépendaient du mouvement Ceux de la Résistance. Je l'ai prise comme documentaliste dans le journal *Volontés*. Un jour de 1945, le coursier étant absent, nous avons demandé à Gilberte de le remplacer et d'aller chercher une photo chez Brassai. Il s'agissait d'un tirage de *La Femme à l'orange*, une sculpture de Picasso. Cette course a changé sa vie, mais aussi la mienne, puisque Brassai l'a épousée et que je suis devenu un ami intime du photographe, jusqu'à sa mort, en 1984. J'ai eu le privilège d'être proche de lui pendant quarante ans et je l'ai vu dessiner, sculpter, écrire, filmer, concevoir des cartons de tapisseries, des décors de ballets... En revanche, je ne me souviens pas de l'avoir vu prendre une photo, ou peut-être une seule fois.

Est-ce que vous avez fait un choix parmi les lettres que Brassai vous a envoyées ou bien les avez-vous toutes publiées ?

R.G. Je n'ai pas fait de sélection. Toutes les lettres et les cartes postales que j'avais en ma possession sont publiées. C'est Jean-Loup Champion,

éditeur et directeur de collection chez Gallimard qui a eu l'initiative de ce recueil. Ne pas laisser dormir ce paquet de lettres était en effet une bonne idée.

Ces lettres forment une conversation aussi vivante que les *Conversations avec Picasso*, le livre de Brassai publié en 1964. Ne pensez-vous pas qu'il aurait aimé ce présent volume qui montre toute la spontanéité de vos échanges (même si vos lettres sont moins représentées) ?

R.G. J'espère qu'il aurait aimé ce volume et j'espère ne pas le trahir. Comme Brassai voyageait beaucoup, il m'envoyait des lettres et des cartes postales des pays où il se trouvait. *Conversations avec Picasso* est un livre dont je me suis beaucoup occupé et j'ai fait également une série d'entretiens avec Brassai à la radio. Malheureusement, on n'a pas retrouvé les lettres que je lui avais écrites, excepté quelques-unes. Ce qui m'a amené à rédiger ce texte d'une soixantaine de pages (*Brassai et les lumières de la ville*) qui précède la correspondance. En effet, l'écriture de Brassai est rythmée, vivante, spontanée, que ce soit dans ses livres ou dans ses lettres.

Il disait aimer photographier une personne qui le regarde dans les yeux car la pose est plus naturelle, il n'y a pas de comédie. Aussi, son livre *Histoire de Marie* témoigne d'une écriture qui ne s'embarrasse pas des circonvolutions littéraires, mais qui restitue sans préciosités la parole, la pensée, « c'est plus honnête que les portraits sociologiques de Zola » écrit Miller dans sa préface...

R.G. *Histoire de Marie* date de 1948 et correspond au moment où Brassai a décidé de passer à l'écriture. Marie a réellement existé et elle a



Roger Grenier
© Photo C. Hélie, Gallimard.

Roger Grenier est romancier, critique littéraire, journaliste, éditeur et homme de radio. Il passe son enfance à Pau et poursuit ses études de lettres à Clermont-Ferrand et à Bordeaux. Lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate, il a vingt ans. Ce bouleversement l'entraîne à Paris où, après la Libération, Albert Camus l'engage à *Combat*. Il entre ensuite à la rédaction de *France-Soir*, puis en 1964 aux éditions Gallimard, où il fait partie du célèbre comité de lecture. Il devient l'un des plus grands connaisseurs actuels de la littérature. Son premier livre est un essai, *Le Rôle d'accusé*, paru en 1949 chez Gallimard. Plusieurs romans se succèdent : *Les Monstres* (1953), *Les Embuscades* (1958), *La Voie romaine* (1960), *Le Palais d'hiver* (1965), *Ciné-roman* qui obtient le prix Femina 1972, et plus récemment *Dans le secret d'une photo* (Gallimard, 2010), *Instantanées II*, (Gallimard, 2014), *Paris ma grand'ville* (Gallimard, 2015). Parmi ses essais, il faut notamment citer *Regardez la neige qui tombe* (1992) autour de l'écrivain qui lui est sans doute le plus cher et le plus proche, Tchekhov. Roger Grenier a reçu le grand prix de littérature de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre en 1985.



Brassai, Roger Grenier.
Correspondance (1950-1983)
Précédé de *Brassai et les lumières de la ville* par Roger Grenier.
Éditions Gallimard, Collection Blanche, 216 pages, 20 avril 2017.

Ouvrage publié avec le soutien de



travaillé chez lui comme femme de ménage. Au lieu de la photographier, il s'est souvenu de ses paroles et les a reconstituées, en saisissant l'inattendu, l'originalité, la poésie. Il en a exprimé la quintessence et a partagé le récit en courts monologues. Ce qui donne quelque chose de dense et de complètement naturel qui peut faire penser à une série de diapositives. Brassai a récidivé avec le soliloque d'un chauffeur de taxi et des propos recueillis dans un bistro. Il en a fait un livre intitulé *Paroles en l'air* qui contient également *Histoire de Marie*. Il était très content d'avoir remplacé l'œil par l'audition. Il s'agissait d'une écoute sélective. Il recréait la spontanéité de la parole comme s'il prenait des instantanés.

Dans cette correspondance, il est question des amis, Henry Miller bien sûr, Picasso, Michaux... pour ne citer qu'eux. Mais Brassai pense à Jean Renoir pour commenter les photos d'un album et vous envoie une copie de la lettre qu'il lui a adressée. Pourquoi Jean Renoir ?

R.G. L'album dont il est question est *Le Paris secret des années 30*. Penser à Renoir se conçoit très bien surtout que le cinéaste a commencé par la photographie, a écrit plusieurs livres et pièces de théâtre, de nombreux articles et des textes (autobiographiques, épistolaires...). Ses films, et particulièrement ceux des années trente, font preuve d'un sens aigu du réel et d'un naturalisme poétique. Mais Renoir n'a pas eu le temps d'écrire sur les photos réunies dans ce livre. Il me semble que Brassai ne fut pas mécontent de commenter lui-même ces images d'un Paris disparu. Quant à moi, j'ai eu un peu affaire à Jean Renoir car je me suis occupé de l'édition de son roman *Les Cahiers du capitaine Georges* (1966). À chaque fois qu'il me rendait visite chez Gallimard, je l'amenaient ensuite voir Gaston (Gallimard) dont il était un grand ami d'enfance.

Dans votre essai, Brassai et les lumières de la ville qui précède la Correspondance, vous écrivez : « il lui est arrivé de se plaindre

de ses vocations multiples ». Il disait : « Quand on a plusieurs cordes à son arc, c'est presque une calamité. On vit dans une sorte de guerre civile, menacé de dispersion, plein de regret pour tout ce qu'on aurait pu faire et qu'on n'a pas fait. » Est-ce une simple formule ou se sentait-il vraiment menacé de dispersion ?

R.G. Je pense qu'il était sincère. Cette phrase est extraite d'une lettre adressée à ses parents. Les photographies de Brassai (commencées en 1929-1930) lui ont apporté la célébrité mais il ne voulait pas se laisser enfermer dans une spécialité, n'être que le grand photographe. Quand il est arrivé à Paris, il voulait être peintre. D'ailleurs Picasso n'a jamais compris pourquoi il faisait tellement de photos au lieu de travailler ses dessins. Picasso lui disait : « Vous avez une mine d'or et vous exploitez une mine de sel ». Il était aussi sculpteur... Il a même imaginé des étoffes. Il a été un artiste complet. Mais surtout, il était hanté par l'écriture. Quand il réalisait des albums et qu'une autre personne se chargeait de rédiger le texte, Brassai rajoutait tout le temps des commentaires d'une grande précision, des notes descriptives, littéraires, historiques. Il trouvait que ce qu'avait dit l'auteur n'était pas suffisant. Ce qui rendait presque inutile le texte en question. Il était un prodigieux conteur et quand il a composé *Le Paris secret des années 30*, il a complété chaque photo par des légendes qui sont devenues des histoires.

Vous avez été son ami, mais aussi son éditeur chez Gallimard. Il dit à Picasso, qui lui propose un projet, ne pas être critique d'art, mais à la lecture de ses apartés dans Conversations, on voit combien il sait décrire un tableau, évoquer son mystère, sa plasticité, questionner une œuvre...

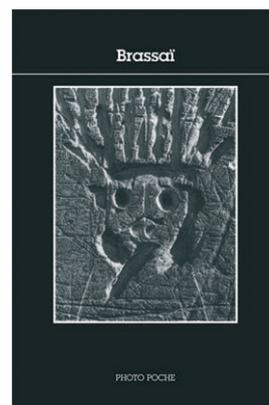
R.G. C'est vrai qu'il n'a pas fait de livres sur l'art, il s'agissait plutôt de textes épars, mais il aurait pu, en



Nicole Grenier, Brassai, Gilberte Brassai, Roger Grenier.
Photo, collection Roger et Nicole Grenier.



Carte postale de Chicago, 1957
collection Roger et Nicole Grenier.



Roger Grenier
Brassai
Éditions Actes Sud, coll. Photo Poche
mai 2010

effet, être critique d'art. Brassai était un homme extrêmement intelligent. Un sujet qui l'a préoccupé jusqu'à la fin de sa vie, dont il m'a parlé dès le premier jour où je l'ai vu et qui était l'une de ses obsessions, c'est l'art de Proust et la photographie, son œuvre ultime. Il montrait l'omniprésence de la photo dans *La Recherche*, soulignait l'abondance des métaphores que l'auteur emprunte à la photographie.

Dans l'une de ses lettres Brassai dit avoir lu presque toute la correspondance de Proust qui confirme son intuition de l'influence de la photographie sur l'écrivain... Que pensez-vous de son analyse ?

R.G. Sa démonstration me paraît très juste. Brassai explique la relation entre la technique narrative de Proust et la photographie. Lorsque Proust montre des mouvements, il ne procède pas du tout de façon cinématographique, mais présente une série d'instantanés. Par exemple, un personnage qui sort d'une maison est décrit par toute une série de petites images, il n'y a pas un film continu. Brassai trouve aussi des analogies entre Proust, l'inconscient et la photographie, rapproche *la mémoire involontaire* de *l'image latente* telle qu'elle apparaît dans le bain du révélateur. Après sa mort, on a trouvé sept versions de son essai. Gilberte avait mis les documents sur une étagère qui, un jour, s'est écroulée. L'ordre en a été modifié. Ma femme, Nicole, et moi-même avons essayé de remettre le manuscrit sur pied. Je l'ai ensuite publié chez Gallimard en 1997 sous le titre, *Marcel Proust sous l'emprise de la photographie*.

Brassai a été initié à la photographie par André Kertész. Il a commencé par photographier Paris la nuit, puis s'est mis à photographier les murs dont il disait que « la matière dicte ses lois ». Il était attiré par l'accidentel...

R.G. Avec André Kertész, c'est une histoire un peu mystérieuse. Il est né en 1894 à Budapest, cinq ans avant Brassai. Il était hongrois comme lui.

Il est mort un an après Brassai, en septembre 1985 à New York. Il est arrivé en 1925 à Paris, et Brassai en 1924. Kertész a été le premier à photographier la nuit et a aidé Brassai par ses conseils. Ensuite, il l'a accusé d'avoir usurpé son titre de photographe de la nuit. Les deux amis se sont donc fâchés. Une galeriste m'a raconté que, lorsqu'elle a annoncé à Kertész la mort de Brassai, il s'est mis en colère en prononçant ces mots : « le salaud ! J'avais encore des injures à lui envoyer ! ».

Dès 1932, Brassai s'est intéressé aux graffitis, il s'est mis à les « pourchasser ». Il a rendu ainsi sensible la vérité des êtres humains, des choses, de la matière. Les photos de murs lépreux où s'inscrivent les graffitis sont une preuve de la réalité du monde sensible, de l'empreinte de l'homme, ils révèlent un réseau de signes.

Par ailleurs, c'est un graffiti photographié par Brassai qui a été choisi pour la couverture du premier livre de Prévert, *Paroles*, publié en 1946 aux éditions Le Point du jour par René Bertelé (1908-1973). Ce dernier avait recueillis les poèmes que Prévert avait écrits et abandonnés sur les tables des bistros.

Brassai écrit dans une lettre de 1970, quelques notes au hasard pour son exposition « L'Art mural » et s'interroge : « Si parfois la nature devient presque art, la peinture n'est-elle pas en train de devenir nature ? » Pouvez-vous commenter cette question ?

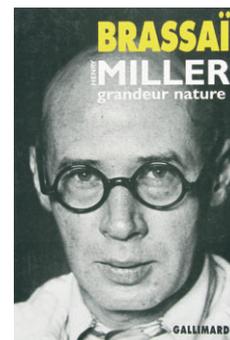
R.G. Je trouve que c'est assez juste, ça fait partie de sa pensée. En même temps, il a toujours tenu ses distances avec les Surréalistes. Brassai disait qu'il fallait partir de la réalité la plus quotidienne pour arriver au surréel, et que la recherche sincère de cette réalité conduit insensiblement au fantastique. Toute expression, prestigieuse ou triviale était pour lui digne de curiosité.

Après le livre sur Picasso, Miller a voulu que Brassai fasse aussi un livre sur lui...

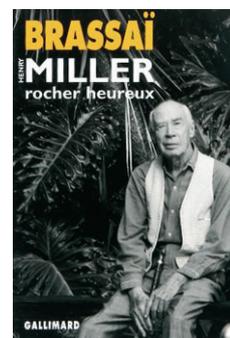
R.G. On peut dire que Miller le tanait. Brassai a fini par faire le livre, il



Brassai
Conversations avec Picasso
Éditions Gallimard (1964)
Nouvelle édition, 1997.
Coll. Blanche, 408 pages.



Brassai
Henry Miller grandeur nature
Éditions Gallimard, 1975
Coll. Blanche, 272 pages.

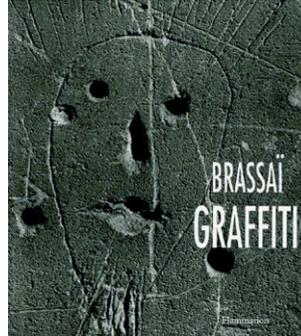


Brassai
Henry Miller rocher heureux
Éditions Gallimard, 1978
Coll. Blanche, 296 pages.

a même publié deux volumes, *Henry Miller grandeur nature* et *Henry Miller, rocher heureux* mais finalement ça s'est mal passé. Miller s'est fâché et je pense que c'est en partie à cause de la mauvaise influence d'Anaïs Nin. Le livre est construit un peu comme celui sur Picasso, avec des conversations, des anecdotes mais aussi des réflexions sur la personnalité de l'écrivain et sur son art, et de façon plus générale sur la création littéraire.

Enfin, Brassai et vous avez une démarche commune, que ce soit par la photographie ou l'écriture, le récit ou la correspondance : rendre hommage aux amis artistes et écrivains, évoquer leurs œuvres, les souvenirs partagés, apporter un témoignage des instants de vie, de toute une vie...

R.G.. Oui, absolument. J'ai souhaité évoquer dans mes livres des rencontres et des épisodes marquants de ma vie, sans pour autant écrire mes mémoires. Brassai venait de Roumanie, de Brassó en Transylvanie (qui appartenait alors à la Hongrie). Son pseudonyme a été forgé sur le nom de sa ville natale. Comme il n'avait pas de famille en France, nous étions pour ainsi dire sa famille de substitution. C'est moi qui l'ai marié, à la mairie du XIV^e, et qui l'ai enterré, au cimetière Montparnasse.



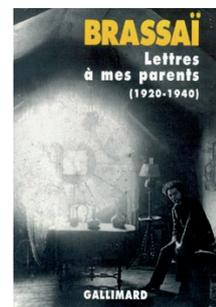
Brassai
Graffiti (1960)
Traduit par David Radzinowicz
Éditions Flammarion, 2002.



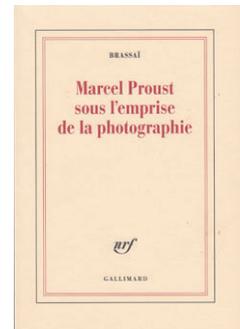
Serge Sanchez
Brassai, Le promeneur de nuit
Éditions Grasset, 2010.



Brassai
Paroles en l'air
Éditions Jean-Claude Simoen,
1977.



Brassai
Lettres à mes parents 1920-1940
Traduction de Agnès Jáfás
Éditions Gallimard, 2000.



Brassai
Marcel Proust sous l'emprise de la photographie
Édition de Roger Grenier
Éditions Gallimard, 1997.

Lettres choisies

Brassai & Roger Grenier
Correspondance 1950-1983
© Éditions Gallimard, avril 2017.

1964

Brassai
Èze-village (A.-M)
82 09 71

Èze-village, 29 novembre 1964

Cher Roger,

J'ai beaucoup aimé ton texte sur Fitzgerald et surtout le passage où tu dis que ta passion pour lui a déchu avec sa gloire... J'ai repris ma vie normale ou presque. Évidemment sans sel, sans sucre, sans beurre, sans rien... Me lève à 7 et demi et me couche à 21 heures. Cherche depuis plusieurs jours moi-même le courrier en escaladant les marches et les pentes au portail - 4 mètres de dénivellation - et avant-hier pour la première fois Gilberte m'a emmené en voiture à La Turbie. J'étais aux anges de voir après tant de verdure des murs et des maisons. Mon médecin m'a dit que je peux tout faire maintenant au moment qu'il n'y a pas d'accélération du battement de cœur. Le courrier est devenu agréable et exaltant. Beaucoup de lettres enthousiastes. Et les premières critiques - Pierre Descargues, *Les Lettres Françaises* et François Nourissier, *les Nouvelles Littéraires*. J'aime surtout le papier de F. Nourissier, il exprime vraiment bien dans quel esprit j'ai écrit ce livre. Et que de lettres de Miller. Il m'envoie message sur message au fur et à mesure qu'il lit le bouquin : Voici ce qu'il me dit dans sa lettre reçue hier :

« Mon cher Brassai - encore un petit mot - je me lève du lit pour écrire (Miller était au lit pendant dix jours avec un rhume) - à propos de votre *Conversations* - et au sujet Picasso. C'est extraordinaire comment vous l'avez fait vivre ! Il est devant moi en chair et en os. Il n'est plus ce "monument terrifiant", mais un homme comme nous et pourtant un homme très spécial, presque unique. Un géant, abordable (et souvent adorable), tendre, intime, et malgré son tempérament = créateur tout à fait humain. J'étais surpris de découvrir qu'il a un sens de l'humour - j'ai ri comme un fou parfois en lisant ses paroles.

« Votre livre est donc "invaluable" (impayable ?) - je pense qu'il veut dire (d'une valeur) « inestimable » - Personne ne pourrait nous donner cette vérité que vous-même. Votre oreille est devenue aussi importante que votre œil ! Bravo ! Et votre main (amie) qui écrit, importante également. J'espère que nos éditeurs américains s'intéressent pour faire une édition ici - et vite ! Je parle de ce livre à tous mes amis tout le temps. Je suis devenu même le "Doppelgänger" de Picasso. (Cela ne m'est arrivé qu'en lisant *La Montagne magique* de Thomas Mann - il y a 35 ans !)

« Je n'ai pas encore achevé le livre - je ne le veux pas. Je serai triste quand je me trouverai à la dernière page. » Etc. Gilberte sera opérée vendredi prochain. Moi-même j'irai habiter Juan-les-Pins jeudi prochain.

Brassai

(...)

1968

Paris, le 8 octobre 1968

Mon cher Roger,

J'ai vu ton émission la semaine passée avec un grand plaisir, vraiment. Tu étais beau, calme et pétillant d'intelligence. Et tu as trouvé le ton. Tu auras sûrement beaucoup de succès. C'est une réussite.

J'ai appris de Gilberte que tu as récupéré ta liberté... J'en pense comme St. Paul : « Si vous vous mariez ou si vous ne vous mariez pas, vous allez regretter... »

Je me prépare à cette expédition à New York - dans deux semaines - où j'aurai deux ou plutôt trois expositions. Rétrospective photos : Museum of Modern Art, le 28 octobre. Dessins et sculptures à la Galery La Boetie, 1042 ; Madison avenue, et dans cette même Madison Avenue Mr Wittenborn expose dans son Arts Books, mes gravures et mon album *Transmutations* dont il a pris l'exclusivité. Et le Musée publie une monographie *Brassai*, je pense bien présentée avec le texte de Lawrence Durrell. Et pour clore cette liste de vantardises j'ajoute que la galerie newyorkaise exposera aussi ma première tapisserie *GRAFFITI*, que je trouve réussie.

Je te quitte mon cher Roger, peut-être aurons-nous un moment pour nous revoir avant le départ le 24 ou le 25 octobre. Je t'embrasse

Brassai

P.S. Allègement, le 11 septembre, mon père est entré dans sa 98ème année. Et il a terminé son livre sur... Napoléon.

1970

Cap-Martin, mardi le 22 juillet 1970

Chère Nicole et cher Roger,

Bien reçu votre carte et heureux de vous savoir dans la quiétude de la haute montagne. Ici nous avons eu l' « été chaud » qu'on nous avait promis...

Mercredi, le 16, un peu après le déjeuner, Gilberte me dit « Il doit y avoir un incendie, je sens le brûlé... » Et ça sentait en effet la bonne odeur du feu de bois... Puis peu à peu un nuage noir s'est levé qui a cerné le soleil et le Mistral soufflait avec une rare violence (110 km à l'h.) Il poussait le feu vers nous avec une vitesse foudroyante. Ayant pris quelques affaires - mais que sauver ? une brosse à dent ou un manuscrit, un dossier ou une sculpture ? - nous sommes partis en voiture vers La Turbie. Une heure après les routes étaient barrées et dans toute la forêt de pins qui entoure La Manderea le feu courait d'arbre en arbre. Vraiment nous ne comptions plus retrouver rien de ce que nous avions laissé. Mais le soir au Cap-Martin où nous nous sommes réfugiés chez des amis le Dr Gautier de La Turbie nous a téléphoné que notre maison est intacte et même notre jardin n'a pas été touché. Un miracle vraiment... de la vierge de Laghet. Toute la colline a brûlé au-dessus de nous et la moitié de la forêt de pins par où passe notre chemin. Mais tout danger n'était pas encore écarté. Des centaines de foyers incandescents couvaient encore fumants n'attendant qu'un coup de vent pour être réanimés. Une reprise du Mistral aurait été fatale sans doute. Le jeudi et le vendredi nous sommes retournés à La Manderea, mais juste pour prendre quelques affaires. Et en effet c'est samedi le 18 que pour nous l'alerte était la plus chaude. L'incendie venant cette fois-ci de la forêt de pins d'en bas ne fut arrêté que devant notre maison. Nous avons eu même l'honneur d'un « canadaïr » qui avec les 5 tonnes d'eau déversée a calmé un peu la violence du feu. Nous sommes montés hier voir notre maison, encore une fois épargnée. Mais à un mètre des toits, tout a brûlé. Ce n'est que d'arbres calcinés, terre noire.

L'équipe des sauveteurs était vraiment plein de dévouement. Ces hommes luttèrent sur notre toit pour arrêter le feu. Aujourd'hui nous allons réintégrer la maison en couchant ailleurs toutefois pendant quelques jours encore. Alors bonnes vacances Et tout va très bien Madame La Marquise ! Je t'embrasse avec Gilberte

Brassai et Gilberte

1973

Hollywood le 28 mai 73.

Mes chers,

C'est un très beau voyage que nous avons fait en Californie, San Francisco – très beau ! – Carmel, B. J sur (pour voir l'ex-habitation de Miller) 2 « Park National » avec des immenses Sequoia millénaires.

Depuis hier à Los Angeles, monstrueusement grand et laid (mais beau dans le sinistre comme dirait Prévert...) Nous passerons cette journée avec Miller à Pacific Palisades. Je vous embrasse

Brassai.

Demain nous partons pour Boston...

1983

Paris, le 16 avril, 83

Mon cher Roger,

Puisque tu as exprimé à Gilberte ton désir de lire mon texte sur Proust dont je suis très touché, je te le remets. J'ESPÈRE QUE MON LIVRE TE plaît. J'aimerais pourtant que tu dises ton opinion sans gentillesse aucune. TU me rends un service car j'ai une grande confiance dans ton jugement. Et si possible, fais des annotations ou des corrections en marge. Il faut tout de même que je t'explique : Mon manuscrit original se trouve dans le Midi. Je l'ai fait taper avec une copie, mais je n'ai pas encore vérifié si ces exemplaires dactylographiés sont conformes à mon texte et aux citations de Proust. En tout cas c'est la copie dactylo que j'ai retravaillée à Beaulieu et je l'ai laissée là-bas. Il manque donc pas mal de choses dans l'exemplaire que tu vas lire. Je pense tout de même qu'il peut te donner une idée sur mon travail. (...)

Je t'embrasse avec Nicole

Brassai

P.S. C'est la première lettre que je tape sur ma machine électronique BROTHERS, japonaise, je pense. D'où aussi des fautes de frappe.

.....

Sites internet

Éditions Gallimard

<http://www.gallimard.fr/>

Roger Grenier Bibliographie - Gallimard

http://www.gallimard.fr/searchinternet/advanced?all_title=Roger+Grenier&SearchAction=1

Entretien avec Roger Grenier. Propos recueillis par N.J. FloriLettres n°114, édition avril 2010.

<http://www.fondationlaposte.org/florilettre/entretiens/entretien-avec-roger-grenier-propos-recueillis-par-nathalie-jungerman/>

FloriLettres n°114 - Roger Grenier, Dans le secret d'une photo. (avec un portrait de Roger Grenier par Corinne Amar.)

<http://www.fondationlaposte.org/florilettres/florilettres-edition-n114-roger-grenier-dans-le-secret-dune-photo/>

Brassai bibliographie - Gallimard

http://www.gallimard.fr/searchinternet/advanced?all_title=Brassai&SearchAction=1

Brassai - Graffittis, Centre Georges Pompidou

<https://www.centrepompidou.fr/cpv/resource/cg5MXrA/rLRyjkR>

Brassai à propos de ses photographies des murs de Paris et de ses portraits

<http://www.ina.fr/video/I07334613>

Brassai

Portrait

Par Corinne Amar

Né en 1899, à Brasov, ville de Hongrie, aujourd'hui roumaine (à laquelle il prendra son nom d'artiste), étudiant aux Beaux-Arts de Budapest, puis de Berlin où il travaillait aussi comme journaliste, arrivé à Paris où il s'installe en 1924 pour devenir peintre, Brassai (pseudonyme de Gyula Halász), fut ce créateur multiple et d'avant-garde, « aux dispositions innées (...), dont chacune revendiquait ses droits », *exilé hongrois des brasseries de Montparnasse* et d'une époque mythique ; devenu photographe - à force d'arpenter la ville la nuit, saisissant de son objectif, les rues, les visages, les affiches publicitaires, les lumières -, il fut aussi peintre, sculpteur, dessinateur, cinéaste, écrivain, apprit le français en lisant Proust, eut pour ami les immenses artistes de son temps, fut ce portraitiste mémorable de Dali, Matisse, Giacometti, Picasso... Il avait l'œil pour capter l'air du temps et, affectionnant les comptoirs de cafés, où il savait les langues, si bien, se délier quand elles parlaient de la vie chère, de la pluie, du beau temps, commentaient les événements du jour, c'était un joyeux conteur ; il y puisait ses anecdotes, s'essayait à transposer le langage parlé en écriture, *Paroles en l'air*, dans « l'esprit de la photographie » (1).

Dans *Conversations avec Picasso* (2), [le livre lui est dédié ; *À Picasso, pour son quatre-vingt-troisième anniversaire, ce bouquet d'instant retrouvés de ses riches heures*], Brassai raconte leur rencontre, leur amitié, et sa prodigieuse mémoire - ce ton, cet œil si poétique, si littéraire, si vivant qui est le sien - fait ainsi renaître le temps qu'il faisait ce fameux premier jour de début septembre 1943, restitue les lieux, les atmosphères, les dialogues, les amitiés tout autour d'eux ; fait apparaître Prévert, Éluard, Desnos, Reverdy, Jean Marais, Cocteau, Michaux..., les allées et venues dans l'atelier de Picasso, Paris occupé, la fuite des uns, les arrestations des autres, et Picasso, surtout (1881-1973) ; le génie du peintre, la complexité de son art, le rapport, enfin, à l'œuvre, à la photographie... « Rendez-vous avec Picasso ce matin. Au métro bondé, aux autobus rares, je préfère la marche. Il fait beau et les arbres, seuls à ne pas être soumis encore aux restrictions, commencent à revêtir leurs plus belles couleurs.

Je redoute l'hiver qui s'approche, le quatrième de cette guerre ; celui de l'année passée fut terrible. (...) » La mission de Brassai ? « (...) photographe, l'œuvre sculptée de Picasso encore tout à fait inconnu », pour la toute nouvelle et « plus belle revue d'art *in the world* » à venir : *Minotaure*, dont le nom d'emblée, évoque des « mythes cruels et ambigus », un monstre piaffant, *rôdant autour de la femme endormie*, c'est la revue du groupe des surréalistes avec qui il se liera ; Breton, Éluard, Max Ernst, Dali, Tristan Tzara...

De Paris, Brassai aime tout, embrasse tout, différences, contradictions, comprises. Dans son introduction à sa correspondance à ses parents, il écrit : « À l'époque, cependant, talonné par une curiosité invincible, les mystères du « monde » m'intriguaient, je voulais en connaître les secrets, les manières et les usages. Voici comment j'en ai rendu compte à mes parents quelques années plus tard, dans l'une de mes lettres : « Après les bas-fonds de Paris et la vie nocturne, je photographie maintenant - comme vous pouvez le constater - la haute société. [...] Avec la même passion, car les coins et recoins de la vie m'intéressent tous autant. Et aujourd'hui, quand, des photos prises au jour le jour, on voit se dégager une certaine unité, englobant la lumière et l'ombre, l'escalier d'honneur et l'escalier de service, une banquette à 500 francs et la fosse d'aisances, je dois reconnaître que je suis effectivement « l'œil de Paris », comme m'a nommé un écrivain américain, Henry Miller. (3). » Henry Miller, avec qui il sympathisa, explorant Paris avec lui, y était installé, écrivait son *Tropique du Cancer*. Il appréciait les photographies de Brassai qu'il utilisait parfois pour lui... Encouragé, Brassai plaça ses espérances dans la photographie, et la photographie le lui rendit bien.

Au début des années 1930 - qu'il considéra comme les plus importantes de sa vie, parce que sa carrière allait prendre un virage décisif - il publie l'album *Paris de nuit* qui lui apporte un succès « colossal », en France comme en Grande-Bretagne. Entre 1932 et 1934, il consacre un autre recueil à Paris, intitulé *Le Paris secret des années 30* - une étude de mœurs sur les bas-fonds de Paris - qu'il publiera quelques quarante ans plus tard. Dans ses *Lettres à mes parents (1920-1940)*, qui vont de Berlin à Paris, et qu'il signe *Gyulus*, il écrit tout ce qui lui passe par la tête, confie ses joies, ses soucis d'argent, ses coups de foudre, ses crises, sa foi, les gens qu'il rencontre dans les cafés qu'il fréquente - *La Rotonde, Le Dôme, Le Sélect* - « que l'on a ouvert hier au rez-de-chaussée de mon immeuble (*Paris, le 16 janvier 1925*) », leur raconte son quotidien, les appelle « mes chéris », souffre du manque de

compréhension de ses parents à son endroit, le leur dit, puis oublie tout, et quand il quitte Berlin pour Paris, il est tout à cette nouveauté, tout à sa joie... « *Paris, le 29 février 1924*, Me voici enfin à Paris ! Ma chambre provisoire, d'où je vous écris cette lettre, se trouve au sixième étage d'un hôtel. En me réveillant ce matin, j'ai aperçu le sommet de la Tour Eiffel émergeant du brouillard (p.101)... » Mais les temps sont durs, les vaches sont maigres, il guette le courrier, espère les mandats, craint à tout moment l'expulsion pour loyer en retard [...] « *Paris, le 18 octobre 1925*, Bien qu'un peu amaigri, je peux vous écrire aujourd'hui dans un meilleur état d'esprit. Hier, après les pénibles semaines de privations, j'ai déjeuné de nouveau dans un restaurant. J'avais l'impression de revenir des champs de glace du pôle Nord (...). » Il pratiquera le journalisme ou la photographie de mode par nécessité, outre son œuvre photographique, il multipliera dessins, livres, lettres, sculptures, commandes pour le théâtre, fera des conférences dans des universités américaines, à Boston, New-York, ira à Cambridge, connaîtra la gloire ; resté fidèle en amitié, même s'il verra partir avant lui, l'éditeur suisse Albert Skira (le premier tout jeune éditeur alors, à avoir misé sur Picasso et « publié un des plus beaux ouvrages de luxe » du peintre), Queneau, Man Ray, Prévert.... En juillet 1948, il épousait Gilberte à la mairie du XIV^e arrondissement, dont le témoin était Roger Grenier (journaliste à l'époque de la Libération, plus tard éditeur chez Gallimard), grâce à qui elle avait rencontré le photographe. Quelques mois plus tard, il obtenait sa naturalisation française. Il ne voyait plus Picasso, quoique souvent tenté d'aller lui rendre visite... Un 18 mai 1960, alors sur les collines de Cannes, il est devant la villa de

Picasso. Il s'annonce, n'a pas revu Picasso depuis treize ans, mais le reconnaît immédiatement, lequel le prend dans ses bras et l'embrasse sur les deux joues ; inchangé, « solide comme un roc et ses yeux n'ont rien perdu de leur feu (...). Au fond, rien n'a changé depuis le jour où je fis sa connaissance rue La Boétie, sauf l'espace élargi et les choses accumulées autour de lui. Je suis si heureux de le retrouver (4)... »

.....

(1) Brassai, *Paroles en l'air*, éd. Jean-Claude Simoen, 1977.

(2) Brassai *Conversations avec Picasso*, Gallimard, 1964, (p. 9, p. 18).

(3) Brassai, *Lettres à mes parents (1920-1940)*, traduit du hongrois par Agnès Jarfas, Gallimard, 2000, (p.18, p.157, p. 101, p. 192).

(4) op.cité, (2) (p. 284).

Voltaire

Lettres choisies

1839-1846

Par Gaëlle Obiégly

Voltaire
Lettres choisies
Édition de Nicholas Cronk



Considérant Voltaire par ses lettres, on est étonné de la bienveillance de ses propos lorsqu'il s'agit des femmes. Non pas de la femme, telle qu'il la définit avec un sexisme caractérisé dans son dictionnaire philosophique en 1764, mais de personnalités féminines qu'il distingue. Commençons par son évocation de Ninon de Lenclos. Elle prend place dans

une lettre à Jean-Henri-Samuel Formey. Lettre datée de 1751, publiée, nous dit-on dans les notes rassemblées à la fin du volume, en 1765. En effet, Voltaire a publié de son vivant un petit nombre de ses lettres. Par rapport à leur abondance - il y en aurait 40 000 - faisant de ce corpus le plus important dans la littérature occidentale, cette publication du vivant de l'auteur représente une part infime. Formey, philosophe français et secrétaire de l'Académie de Berlin, où séjourne alors Voltaire, se voit entretenir par celui-ci de Ninon de Lenclos. On comprend dès la première phrase qu'il répond à une demande qui, d'ailleurs le réjouit car elle émane d'un « ministre du saint évangile ». Voltaire rappelle alors qu'il n'est plus d'aucune religion, ceci en préambule d'un long hommage à la prêtresse de Vénus, comme il appelle Ninon de Lenclos. C'est l'esprit d'insoumission de cette femme qui est célébré, et l'esprit des femmes en général que loue Voltaire à travers cette vie de Ninon Lenclos. Il la relate vite, en quelques pages mais en extrait la quintessence. À savoir une liberté morale hors du commun et qui, pourtant, s'impose et semble refléter les mœurs de son époque plutôt que de les transgresser. Ou bien Voltaire cherche-t-il à souligner la souveraineté de Lenclos plutôt que ses luttes. C'est une figure de la mythologie personnelle de Voltaire qui n'avait que douze ans lorsqu'elle mourut, en 1705. C'est aussi une légende du Grand Siècle, racontée ici par l'homme de lettres dont l'intelligence et l'hu-

mour se déploie jusque dans l'historiographie. Officiellement historiographe auprès du roi, il a publié des ouvrages sur le siècle de Louis XIV et le siècle de Louis XV. Sa réflexion sur la manière d'aborder l'Histoire en fait un précurseur dans ce domaine. En 1744, il exprime ses idées quant à cela dans une lettre à Jacob Vernet, pasteur genevois. Voltaire qui vient d'écrire un essai d'histoire universelle depuis Charlemagne fait rupture avec les compilations chronologiques. Il dit à son correspondant que jusqu'alors, l'Histoire « on ne l'a écrite ni en citoyen ni en philosophe ». Constatant que l'on s'est presque toujours consacré à faire l'histoire des rois, Voltaire veut changer cette tendance et écrire, lui, l'histoire des hommes. Il s'explique sur sa méthode en indiquant au pasteur Vernet que la chronologie des rois lui servira de guide tout au plus mais ne saurait être le but de son travail. Et Voltaire déplore que les historiens abandonnent le genre humain pour ne mettre en valeur qu'un seul homme.

Lui-même ne se tient pas à l'écart des monarques qui figurent au nombre de ses correspondants. En 1760, c'est-à-dire quinze ans après cette déclaration d'intention, on en retrouve l'esprit dans une lettre au roi de Pologne, Stanislas Leszczyński. Le philosophe y accuse réception d'un livre que le roi avait publié anonymement. Il s'agit d'un essai philosophique, son titre en donne la teneur : *L'Incrédulité combattue par le simple bon sens*. C'est à ce sujet que Voltaire le félicite en même temps que sur les bienfaits du souverain envers le monde. Le ton est excessivement flatteur. Le roi philosophe, par son ouvrage, aurait le mérite de montrer l'absurdité de l'athéisme. Cette lettre est particulièrement surprenante. L'icône des Lumières ne donne pas sa faveur à la science mais la place sur un pied d'égalité avec la croyance. « Plus la physique a fait de progrès, plus nous avons trouvé partout la main du Tout-puissant ». Voltaire prétend même qu'il ne se trouve aucun homme athée en Europe, selon lui. Dans ce cas, quel est l'utilité d'un livre qui veut combattre l'incrédulité ? se demande-t-on alors. Voltaire insiste sur l'efficacité de cet écrit et gage que s'il y en avait, ne serait-ce qu'un, d'athée, le livre du roi démasquerait « l'horrible absurdité de cet homme ». Les adjectifs mettent en valeur l'essayiste polonais au service de la croyance en Dieu. Ce ton courtisan de Voltaire trouve une explication dans la suite de la lettre où il plaide la cause des philosophes qui sont très utiles au monde puisque « les hommes ne peuvent être heureux que quand les philosophes sont rois ». Voltaire propose une alliance entre la pensée et le pouvoir, ou du moins at-

tend-il de celui-ci qu'il prête voix aux penseurs, se dit-on.

Cette correspondance s'étend sur plus de soixante-dix ans et elle comprend de très nombreux destinataires, environ 1800. Certaines lettres sont en anglais, en italien. C'est dans cette langue qu'il écrit au pape Clément XIII pour lui demander de lui accorder quelques saintes reliques pour l'autel de la petite église que Voltaire a fait reconstruire en 1758 devant le château de Ferney, lieu frontalier où il réside désormais. Il s'y occupe de son jardin et il travaille beaucoup, y compris à des lettres, en écrivant parfois vingt dans une journée. Si bien que l'on a pu dire que sa correspondance est le chef-d'œuvre de Voltaire. Un chef-d'œuvre fortuit car hormis quelques lettres, comme on l'a dit plus haut, cette correspondance a été publiée à titre posthume. Ce volume n'en propose qu'un extrait. Celui-ci permet, cependant au lecteur, d'embrasser la vie de Voltaire et de connaître ses relations. Comme elles sont riches et variées, cela permet d'entendre des différences de ton dans ses adresses bien qu'il soit principalement courtois. Admiratif dans certains cas, comme avec Denis Diderot, pour lequel il essaie d'obtenir une position académique. Louangeur vis-à-vis des monarques, dont pourtant son historiographie entend relativiser l'importance au profit de celle de tous les hommes. Louangeur, certes, lorsqu'il s'agit de Frédéric II de Prusse, qu'il a conseillé et fréquenté assidument, ou encore du roi de Pologne, mais beaucoup plus familier, voire naturel, avec Catherine II, l'impératrice de Russie. Celle-ci lui a transmis un « paquet contenant les fruits des cèdres du Liban ». Voltaire en fait grand cas. Il attend la saison qui lui permettra de semer

ces fèves. Puis il pense à ceux qui profiteront de leurs ombrages. Et plus loin dans la lettre, il envisage les effets lointains d'un grand projet d'union de la Turquie et de la Russie mené par Catherine II. Elle lui a fait part de négociations, d'un séjour décisif pour cette construction. Sans les comparer, Voltaire établit un parallèle inattendu entre la politique et le jardinage puisqu'il en sera, dit-il, des effets du séjour de l'impératrice sur le Bosphore comme de ses cèdres du Liban à peine semés. « Je ne les verrai pas, mais au moins mes héritiers les verront. »

Voltaire
Lettres choisies
 Édition de Nicholas Cronk
 Éditions Gallimard, Collection Folio classique, 2017.

Ouvrage publié avec le soutien de



Dernières parutions

Par Élisabeth Miso et Corinne Amar

Correspondances



Bernard Groethuysen et Alix Guillain, *Lettres 1923-1949 à Jean Paulhan & Germaine Paulhan*. Né à Berlin en 1880 – quatre ans avant Jean Paulhan –, et Français, ami de Gide et de Malraux, traducteur de Robert Musil, Martin Buber, introducteur de la pensée allemande en France où il aura fait connaître Kafka, Hölderlin, la sociologie allemande, c'était « *un philosophe de l'ombre* qui, pour avoir consacré tous ses efforts à faire connaître la pensée des autres, a eu une influence souterraine aussi grande qu'est restée limitée sa propre renom-

mée », dira de Groethuysen l'historien Bernard Dandois qui lui avait consacré un article, en 1995, dans le journal *Libération*, et préface aujourd'hui l'édition de cette correspondance à deux, voire quatre mains, illustrant une amitié qui durera un quart de siècle. Dans les années 1904, lorsque chargé de mission par l'Académie des sciences de Berlin, Groethuysen se rend à Paris, il se liera à Gide et à Paulhan, retournant à Paris chaque année, jusqu'au moment où il s'y installera avec sa compagne Alix Guillain (traductrice et journaliste), docteur en philosophie et en en histoire de l'art, chercheur en sympathie avec tous les grands penseurs de la vie culturelle allemande, enseignant à l'Université. Paulhan est à la NRF, dont il prendra la tête en 1925, secrétaire de Jacques Rivière depuis 1919, il dirige plusieurs revues, *Commerce*, *Mesures*, *les Cahiers de la Pléiade*... Leur correspondance commence en 1923, placée d'emblée, sous le signe de la plus grande affection. Bernard Groethuysen, à Jean Paulhan ; « La Baule-Pins, le 14 avril 1927, *Cher ami, Je n'ai pas beaucoup à vous dire. Mais je voudrais une lettre de vous. (...)* » Ils partagent leurs travaux respectifs, Groethuysen œuvre pour la NRF, dirigera la revue *Pages françaises*, revoit entièrement des traductions pour Gallimard, véritable et reconnaissant passeur de cultures... Éd. Claire Paulhan, 240 p., 30 €. Corinne Amar

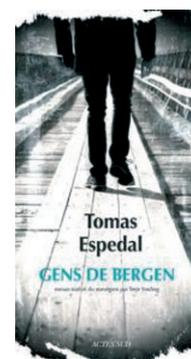
Romans

Camilo Sánchez, *La veuve des Van Gogh*. Traduction de l'espagnol (Argentine) Fanchita Gonzalez Battle. On connaît la force des liens qui unissaient Vincent et Théo Van Gogh. On connaît moins le rôle primordial qu'a joué Johanna Van Gogh-Bonger, la veuve de Théo, dans la reconnaissance de l'œuvre du peintre. « Elle n'a passé que quatre jours et un dimanche avec son beau-frère, mais depuis le jour où elle est tombée amoureuse de Théo, elle a vécu en quelque sorte environnée nuit et jour par sa présence. » Le 29 juillet 1890,



Vincent Van Gogh décède à Auvers-sur-Oise, dévasté Théo n'est plus que l'ombre de lui-même, constamment absorbé dans les centaines de lettres de son frère. Johanna qui tient un journal depuis ses dix-sept ans, raconte le basculement de leur existence, la longue agonie de son époux, l'émotion que lui procure les toiles qui envahissent leur appartement de Montmartre, leur déménagement en Hollande. « Je vis ici, comme je peux, mes derniers jours à Paris, entourée de tournesols d'une fulgurance effrénée, des chaises

jaunes de l'absence, de divers autoportraits sans concession et de ces ciels qui tournent en rond, éperdus, comme s'ils voulaient s'envoler. » Six mois après le suicide de son aîné, détruit par le chagrin et les conséquences neurologiques de la syphilis, Théo s'éteint dans un hôpital psychiatrique d'Utrecht le 25 janvier 1891. Sa femme se plonge à son tour dans la correspondance de son beau-frère qui la fascine par la puissance de sa pensée et de sa sensibilité. Elle ouvre une pension de famille près d'Amsterdam qu'elle décore de nombreux tableaux de Vincent. « Moi, tout ce que je sais, c'est que l'éclat de ces tableaux me réveille parfois au petit jour, bien plus que les insectes ou les oiseaux de l'aube. » Soutenue par son frère André, ami d'adolescence de Théo, par le critique Albert Aurier, les artistes Jan Toorop et Émile Bernard, elle travaille à une édition de la correspondance et à une sélection de toiles et de dessins. Guidée dans son projet colossal par « les instructions précises que Vincent Van Gogh a laissées à son frère dans ses innombrables lettres : exposer tout ce que l'on peut, vendre le nécessaire pour continuer d'exposer et réserver si possible la plus grande part de son œuvre aux musées. », elle parvient en moins d'un an à organiser plusieurs expositions qui vont mettre en lumière le génie du peintre. Ponctuant sa narration fictive de fragments épistolaires ou du journal de Johanna, Camilo Sánchez rend hommage à l'audace et à l'acuité du regard d'une femme hors norme. Éd. Liana Levi, 160 p., 16 €. Élisabeth Miso



Tomas Espedal, *Gens de Bergen*. Traduction du norvégien Terje Sinding. The Standard Hotel, Chambre 1103 au onzième étage, Tomas Espedal se souvient de ce dernier voyage à New York avec sa compagne avant qu'elle ne le quitte. D'autres chambres d'hôtels à Madrid, à Rome, en Grèce vont abriter son chagrin et ses insomnies, sa fuite, ses textes poétiques et épurés. « La nuit, il ne connaît rien d'autre que cette solitude qui s'allonge à ses côtés et qui le maintient éveillé. » Il compose des poèmes, consigne dans son journal des détails, des anecdotes, sur les lieux qu'il traverse et les êtres qu'il observe autour de lui. « Dans certains lieux il est préférable de

dormir dans la journée et de veiller pendant la nuit. Parfois il est préférable d'écrire sans lumière dans l'obscurité où les lettres noires disparaissent à mesure qu'on les trace. Comme si on écrivait dans l'eau. » La perte amoureuse parcourt tout le livre mais se mêle à une série d'impressions sur la littérature, les voyages, sur ses rencontres avec d'autres écrivains lors de festivals ou de lectures, ses cours d'écriture à la prison de Bergen, les nuits entières à discuter entre amis ou sur ses rêves récurrents de clés et de portes closes. L'auteur norvégien évoque son quotidien solitaire de célibataire, l'absence de sa fille installée à Oslo, sa maison qui était celle de ses parents et son attachement à Bergen sa ville natale. Il décrit le quartier de son enfance, les itinéraires qu'il emprunte et brosse le portrait d'une poignée de

ses habitants. « Nombreux sont ceux qui quittent la ville, qui déménagent. Nombreux sont ceux qui ne supportent pas de vivre longtemps à Bergen ; on tombe malade à force de subir cette pluie oppressante, à force de rester enfermé dans cette humidité qui stagne entre les montagnes. » Éd. Actes Sud, 160 p., 17 €. [Élisabeth Miso](#)

Récits



Dans quelle langue est-ce que je rêve?

Elena Lappin

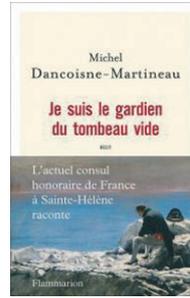


Éditions de l'Olivier

Elena Lappin, *Dans quelle langue est-ce que je rêve ?* Traduction de l'anglais Matthieu Dumont. Un soir de février 2002, un étrange coup de téléphone vient troubler le dîner que partage Elena Lappin avec son mari et leurs trois enfants dans leur maison londonienne. L'interlocuteur russe au bout du fil, qui se dit être son oncle, lui apprend que son vrai père n'est pas l'homme qui l'a élevée. À partir de là, l'éditrice et écrivain n'aura de cesse de démêler les fils invisibles d'une histoire intime caractérisée par le secret, les origines juives ashkénazes, l'exil, le poids des

régimes communistes et la capacité à se réinventer dans différents pays et langues. Dans cette quête identitaire, explorer les cinq langues qu'elle maîtrise, « comprendre comment elles s'étaient progressivement enchevêtrées, revenait à révéler la structure narrative de (s)a vie » et l'évidence de l'anglais comme territoire linguistique d'écriture. « En tant qu'écrivain, je suis morte quand mes parents ont décidé d'émigrer, et je le savais. Mais ensuite est venu le miracle d'une renaissance dans l'anglais. » Elle voit le jour à Moscou en 1954, arrive à Prague à l'âge de quatre ans. Elle parle russe avec ses parents, tchèque avec son frère (l'écrivain berlinois Maxim Biller) né en 1960. Après l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie en 1968, la famille déménage à Hambourg. Le frère et la sœur garderont ce sentiment d'avoir été déracinés de leur enfance pragoise. Elena Lappin part pour Tel-Aviv à vingt et un ans où elle rencontre son époux juif canadien, puis résidera à Ottawa, à New York avant d'élire finalement domicile à Londres. L'irruption de son père biologique, l'entraîne sur les traces de ses aïeux juifs ukrainiens émigrés dans le Connecticut. Elle consulte des archives, se découvre un grand-père espion soviétique, recueille les récits circulant au sein de cette famille américaine jusque-là inconnue d'elle. « Je me rendais compte à quel point il était étrange que ce soit moi – si mal placée, oubliée, invisible, l'arrière-petite-fille refusée et presque par accident retrouvée –, désormais, l'historienne méticuleuse de notre famille, celle qui exhumait des faits enterrés sous plus d'un siècle de bouleversements politiques et de liens familiaux perdus. » Éd. de l'Olivier, 384 p., 23 €. [Élisabeth Miso](#)

Autobiographies



Michel Dancoisne-Martineau, *Je suis le gardien du tombeau vide*. Conservateur des Domaines français de Sainte-Hélène – cette petite île perdue dans l'Atlantique Sud, minuscule bout de terre britannique battu par les vents et les pluies souvent hostiles –, consul honoraire de France, il avait publié aux éditions Perrin, en 2011, un recueil de *Chroniques de Sainte-Hélène*, lesquelles évoquaient l'atmosphère de l'île et le quotidien de ses résidents (une femme de soldat, un commerçant, un fermier, un révérend...), dans les coulisses de la « grande histoire »...

L'auteur raconte ici, en même temps que l'histoire de ce dernier lieu de vie de Napoléon et de ses compagnons d'exil, sa propre histoire. *Que se passe-t-il dans la tête d'un garçon de dix-huit ans qui, un jour, quitte tout pour partir à Sainte-Hélène ? Comment vit-on à Sainte-Hélène, pourquoi part-on pour Sainte-Hélène, pourquoi surtout, y reste-t-on ?...* « Mon enfance fut gâchée par une absence totale de sentiments parentaux, que je recherchais, on s'en doute, désespérément. (...) Je rêvais d'une communauté où, comme sur une île protégée par des milliers de kilomètres d'océan, je trouverais ma place au milieu d'individus dont je me serais entiché. » Propos presque prémonitoire... Le lieu trouvé, il lui fallut le conquérir, l'appivoiser, en faire sa famille, sa maison, sa communauté, trouver, à Sainte-Hélène, *un mode de vie en soi* ; apprendre à travailler seul, et en milieu isolé (sans aucun environnement culturel voire médical), à recevoir de la visite, à jouer ce rôle de représentant de la grandeur de la France, avec en filigrane, les drames et les poids du passé ; être à la fois, garde forestier, jardinier, maçon, menuisier, mais encore, documentaliste, secrétaire, comptable, historien, gardien finalement, d'un « tombeau vide »... Éd. Flammarion, 405 p., 21 €. [Corinne Amar](#)

Agenda

Manifestations soutenues par la Fondation La Poste

Colloques



Colloque international « Le rire des épistoliers » XVIIe-XVIIIe siècle CECJI, Centre d'Étude des Correspondances et Journaux Intimes de l'Université de Brest Du 8 et 9 juin 2017

Le CECJI est le seul laboratoire de recherche en France dont les activités sont entièrement dédiées à l'épistolaire.

Si de nombreux travaux en littérature, en histoire, en psychosociologie ou en philosophie ont été consacrés au rire, aucun colloque à ce jour n'a été entièrement consacré au rire des épistoliers du XVIe-XVIIIe siècle.

Les traités de civilité ainsi que les manuels épistolaires inscrivent la lettre « pour rire et gaudir » dans une longue tradition épistolographique héritée de Cicéron et Castiglione, tous deux « chefs de la facétie ». L'histoire de l'épistolographie fait ainsi apparaître un lien privilégié entre la forme, les fonctions du discours épistolaire et le rire.

Ce lien sera analysé à partir des problématiques suivantes :

- Rire avec qui ? En quoi le rire permet-il à l'épistolier de s'affranchir des convenances épistolaires qui exigent de respecter la distance fixée par l'âge, le sexe et le rang ?
- Rire de quoi et de qui ? L'étude de l'histoire du rire met au jour un discours prescriptif qui autorise et interdit certains sujets de plaisanterie. En quoi les correspondances renouvellent-elles ces thèmes ?
- Pourquoi rire ? Moyen de relâcher son esprit et de plaire dans un art de la conversation achevé, le rire trouve-t-il sa place dans la lettre de consolation ?
- Comment rire et faire rire ? Entre rire et larmes, les épistoliers s'interrogent sur le ton à adopter, soulignant le paradoxe qui consiste à rire d'une triste situation.

Entre rhétorique et exercice de la parole individuelle, le rire des épistoliers en tant que pratique culturelle et sociale se situe à la croisée de différents champs, notamment ceux de la sociabilité et de la littérature. Le colloque apportera de nouvelles connaissances sur les enjeux théoriques du discours épistolaire.

Publication des actes du colloque.



Centre Culturel International de Cerisy « Des humanités numériques littéraires ? » Du jeudi 15 juin au jeudi 22 juin

Le numérique bouleverse le champ des lettres sous divers angles : la création, l'archivage et la conservation des textes, mais aussi l'enrichissement des données et leur usage. Il oblige à penser un nouvel humanisme littéraire, dont les objets, les pratiques, les conditions d'existence et les finalités sont à définir.

On peut distinguer, dans ce qui scande la démarche du numérique littéraire, trois temps bien différents : la numérisation en vue de la constitution de données et de corpus ; l'intelligence des textes, par la fouille de données et l'herméneutique assistée ; la transformation de la vie littéraire et de l'activité critique.

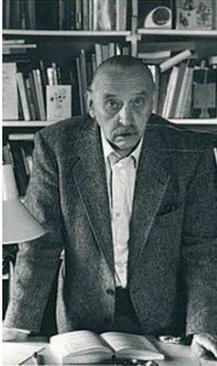
Les nombreuses questions soulevées par cette révolution à la fois technologique, économique et culturelle, portent sur de nombreux objets : le texte numérisé ; l'édition numérique et l'archivage des données avec les problèmes juridiques qu'ils posent ; les logiciels d'analyse et leurs effets critiques dans la génétique textuelle et la lecture contextuelle ; les réseaux de sociabilité littéraire et critique. Le design des objets numériques doit aussi faire l'objet d'une grande attention. Pour mesurer les transformations des conditions de lecture ainsi que leurs limites, cette exploration sera conduite à partir des études littéraires et des recherches en informatique.

Le colloque, qui alternera communications suivies de débats approfondis et ateliers abordant ces différentes questions, réunira des chercheurs venus d'horizons divers (littéraires, informaticiens, spécialistes de la communication, historiens du web, anthropologues) ainsi que toute personne intéressée par les sujets traités.

DIRECTION : Didier ALEXANDRE, Milad DOUEIHI, Marc DOUGUET

Site du CCIC – Colloque « Des humanités numériques littéraires ? » : <http://www.ccic-cerisy.asso.fr/humanitesnumeriques17.html>

Congrès



Congrès » Greimas aujourd'hui : l'avenir de la structure » Association Française de Sémiotique Du 30 mai au 2 juin 2017

Le congrès de l'Association Française de Sémiotique a lieu dans les locaux et sous le patronage de l'UNESCO à Paris. Classé parmi les anniversaires de cette grande institution pour l'année 2017, il célèbre le centenaire de la naissance d'Algirdas Julien Greimas, (né en 1917 à Toula, en Russie et mort en 1992 à Paris). Le projet scientifique de ce congrès s'inscrit dans la perspective des travaux du fondateur de la sémiotique structurale, souvent appelée de ce fait « greimassienne ».

– le **30 mai 2017** à l'Hôtel de Ville de Paris une mise en voix et une lecture, par la comédienne Dominique Frot, des écrits et des lettres de Greimas centrés sur les échanges entre son pays natal, la Lituanie, et son pays d'exil, la France.

Association Française de Sémiotique : <http://afsemio.fr/?p=1222>

Festivals



Le Marathon des Mots, Toulouse, 13ème édition Du 22 au 25 juin Thème 2017 « Mundo Latino » Mexique

Présence du Marathon des Mots sur les 17 communes de Toulouse Métropole.

Le Marathon des mots Jeunesse :

Le Marathon d'avril se veut une avant-première des rendez-vous de juin avec des lectures et des résidences de création. Pour les élèves, des lectures et ateliers de lecture à haute voix.

– le **23 mai 2017 à 18h30** : présentation publique à l'Institut Cervantes à Toulouse.

La Fondation La Poste soutient des lectures de correspondances (François Mitterrand, Sade, Camus / Malraux, Cézanne / Zola) à la Chapelle des Carmélites et au Musée des Augustins.

Dévoilement de la liste des nominés pour le Prix « Envoyé par la Poste ».

Site du Marathon des Mots : <http://www.lemarathondesmots.com/>

Le Festival d'Aix-en-Provence, 69ème édition Du 3 au 22 juillet Soutien à l'Académie Européenne de Musique

Le **17 juin à 21h30** à l'Hôtel Maynier d'Oppède, concert-lecture autour de la correspondance d'Igor Stravinsky et Ernest Ansermet « **Au plus fort de l'orage** »



Visuel : « Au plus fort de l'orage »
Production Festival d'Aix-en-Provence
Générale, 26 janvier 2017 à La Comédie
de Saint-Étienne.

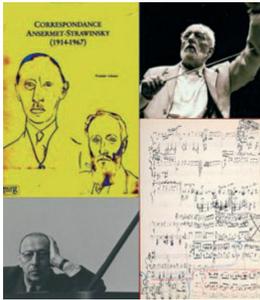
Spectacle musical autour de la correspondance d'Igor Stravinsky et Ernest Ansermet pour un comédien, deux chanteuses et un pianiste. Une aventure musicale et humaine traversant le XXe siècle tour à tour marqué par des révolutions, des guerres, des inventions, des questionnements ainsi qu'une formidable pulsion de vie et de créativité.

Igor Stravinsky (1882-1971), le célèbre compositeur, et Ernest Ansermet (1883-1969), chef d'orchestre suisse non moins talentueux, se lièrent d'une longue et profonde amitié l'un pour l'autre, et eurent un échange épistolaire de plus de cinquante ans.

Génie cosmopolite, protéiforme et provocateur, Stravinsky n'eut de cesse de décrypter un XXe siècle plein de révolutions formelles et de bouleversements géopolitiques et esthétiques pour mieux s'adresser à lui.

Avec toujours ce formidable souci d'inventer une modernité musicale liée à sa propre histoire, à l'image d'une vie de transhumance, du stravinsky-ansermet-concert-lecture départ initial d'une Russie perdue aux dernières décennies américaines, en passant par la Suisse et la France, des ballets russes à la musique sérielle en cheminant sur les traces de Bach, Pergolèse, Mozart ou Schönberg. Avec une obsession récurrente dans ces lettres : ma musique a-t-elle rencontré le public ?

Très tôt séduit par l'audace et la vitalité des compositions de Stravinsky, Ansermet vouera une partie de sa vie à les faire entendre sur les plus belles scènes du monde. C'est ce formidable parcours, du créateur et de son passeur que ce spectacle retracera, en lettres, en télégrammes, en cartes postales, en musique et en chant.



De leurs grands débuts à leurs succès, nous les suivrons essayant doutes, colères, disputes et scandales, éprouvant leurs convictions, menant leurs combats.
Une aventure musicale et humaine indissociable de celle du XXe siècle, de ses révolutions, ses guerres, ses inventions, ses questionnements et malgré tout, de sa formidable pulsion de vie et de créativité.

Site du festival d'Aix-en-Provence
<http://festival-aix.com/fr/evenement/au-plus-fort-de-lorage>

Hôtel Maynier d'Oppède
23, rue Gaston de Saporta
13100 Aix-en-Provence

« Les Flâneries d'Art Contemporain » dans les Jardins aixois, Les 24 et 25 juin 2017

Cinq spectacles de lecture de correspondances :

Andréa Ferréol : lettres d'Edith Bruck à sa mère
Catherine Arditi : lettres de la Princesse Palatine
Charles Berling : lettres de Guillaume Apollinaire « Faire l'amour et faire la guerre »
Michel Leeb : lettres comiques
Omar Sy : lettres de Magritte
Site Les Flâneries d'Art Contemporain : <https://www.aix-en-oeuvres.com/flaneries-2017/>



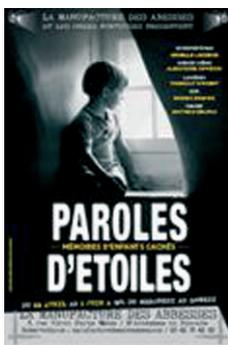
Le Festival de la Correspondance, Grignan, 22ème édition Du 4 au 8 juillet Thème « Chères familles... »

Le mercredi 5 juillet, rencontre avec Marie-Bénédicte DIETHELM qui a reçu le PRIX SÉVIGNÉ 2016 pour l'édition de Alexandre de Humboldt, *Lettres à Claire de Duras 1814-1828*, éd Marnucius, 2016.

Le programme du festival
Site du festival de Grignan : <http://www.grignan-festivalcorrespondance.com/>

Spectacles

Paroles d'étoiles (mémoires d'enfants cachés) Jusqu'au 3 juin 2017



Paroles d'étoiles ce sont les témoignages méconnus d'enfants juifs, cachés pendant la Seconde Guerre mondiale qui ont échappé à la barbarie nazie mais dont le traumatisme est palpable, vivant, tenace...

À travers le montage de ces lettres et témoignage, une comédienne seule en scène, Armelle Lecœur, nous révèle le quotidien de ces enfants.
Une seule voix pour faire écho aux voix de ces enfants cachés.

Manufacture des Abbesses,
7 rue Véron 75018 Paris

Réservations :
manufacturesdesabbesses.com

Tél : 01.42.33.42.03
Paroles d'Etoiles / L'Histoire :
http://www.manufacturesdesabbesses.com/theatre-paris-pieces-paroles_detoiles-307.html



AUTEURS

Nathalie Jungerman . Rédactrice en chef . ingénierie éditoriale (indépendante)
Corinne Amar, Élisabeth Miso, Gaëlle Obiégly

FloriLettres : ISSN 1777-563

ÉDITEUR DIRECTEUR DE LA PUBLICATION

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE

Adresse postale

FONDATION D'ENTREPRISE LA POSTE
CP A 503
9 rue du Colonel Pierre Avia
75015 PARIS Tél : 01 55 44 01 17

fondation.laposte@laposte.fr
www.fondationlaposte.org/

POUR ÊTRE INFORMÉ DU PROCHAIN NUMÉRO DE FLORILETTRES :

S'abonner à la Newsletter



www.fondationlaposte.org